
Présence du directeur de conscience dans “La Comédie Humaine”

Jean Malavié



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9727>

DOI : 10.4000/studifrancesi.9727

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 267-286

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean Malavié, « Présence du directeur de conscience dans “La Comédie Humaine” », *Studi Francesi* [En ligne], 152 (LI | II) | 2007, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9727> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.9727>



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Présence du directeur de conscience dans la 'Comédie Humaine'

Balzac n'est pas familier des cas de conscience d'ordre religieux, et la moralité chrétienne des choix de conduite préoccupe peu ses personnages. Ils s'attachent surtout à mobiliser leur énergie en vue du succès et de la conquête et délibèrent plus volontiers sur les moyens de s'en emparer que sur le degré de conformité de leurs actes à la loi du Christ et à l'esprit de l'Evangile. D'ordinaire leurs combats intimes ne se livrent pas sous le regard de Dieu et ce n'est pas aux lumières de ses représentants qu'ils demandent d'apaiser leurs inquiétudes. Dans ses prétentions de docteur es-sciences sociales, le créateur entend concurrencer l'état civil et illustrer les conflits des ambitions et le choc des intérêts, la fureur de posséder argent, pouvoir, position mondaine, prêt, semble-t-il parfois, à abandonner à d'autres le soin de sonder le secret du confessionnal. Pour une Henriette de Mortsau ou une Véronique Graslin, que de Vautrin, de Gobseck, de Nucingen, de Grandet, de Rubempré, de duchesse de Langeais, de comtesse de Restaud, de Béatrix!

Cependant un dénombrement sommaire montrerait sans doute que *La Comédie Humaine* fait aux ecclésiastiques une place comparable à celle des magistrats, notaires, médecins et même... banquiers. Aussi, quoique les pasteurs n'y consacrent qu'une partie de leur activité à leurs pénitents – leur ministère laisse à plus d'un le loisir d'interminables parties de trictrac ou de whist –, il est permis de tenter une investigation systématique dans ce domaine a priori assez pauvre, mais qui pourrait se révéler beaucoup moins stérile. Du reste, pour des raisons d'ordre social surtout, Balzac a voulu mettre solennellement son œuvre sous le signe de «La Religion et la Monarchie» (1842), lui qui déclarait déjà, dans *Jésus-Christ en Flandre*: «Il faut défendre l'Eglise» (1831). Dès lors, il appartenait de faire vivre un clergé omniprésent et actif, fervent même dans son ensemble, quitte à ce que son besoin de réalisme nuise parfois à son propos d'édification: là comme partout, lumières et ombres. De même, s'il fait le plus souvent paraître des prêtres âgés, ce n'est pas d'abord pour les rendre plus sages et vénérables: loyal observateur, il a dû constater que, la tempête révolutionnaire ayant compromis la formation des jeunes, les clercs étaient, sous la Monarchie de Juillet, en majorité des vieillards.

Le penseur ne nous a pas laissé de réflexions personnelles sur le sacerdoce, sa signification spirituelle et ses problèmes intimes. Quant à son rayonnement sur les âmes et la collectivité, à quelques exemples près – rares, mais éclatants: songeons au *Curé de village*, et au *Médecin de campagne* –, il a préféré le suggérer en actes plutôt qu'en théories. A peine se hasarde-t-il à souligner incidemment quelques caractéristiques psychologiques générales de «l'espèce sacerdotale»: le terme de «perspicacité» revient souvent sous sa plume. Ainsi, remarquant que l'évêque et l'abbé Gabriel ont deviné le secret du crime de Tascheron, et même de son insoupçonnable complice, il explique: «La perspicacité que l'habitude des méditations donne aux prêtres était bien supérieure à celle du Parquet et de la Police»¹. De même, lorsque le prélat sur-

(1) Les citations renvoient à des éditions usuelles, le plus souvent Garnier et Garnier - Flammarion (sigle: G.F.).

prend, et interprète aussitôt, un certain éclat furtif dans le regard de Mme Graslin, ce commentaire: «En ce genre, les gens d'Eglise possèdent une perspicacité plus étendue que celle des autres hommes» (*Curé de village*, Folio, pp. 115 et 168). Plus largement, le romancier partage l'opinion courante selon laquelle tout confesseur détient une plus fine connaissance du cœur humain, un sens plus pénétrant des réalités intérieures. Non seulement l'abbé Bonnet, pour qui un simple geste de Véronique vaut un aveu «Le curé contempla sa pénitente» et «la longue habitude» qu'il avait de lire en elle «lui fit comprendre que...» (*Ibid.*, p. 297); mais aussi l'abbé Chapeloud, qui met à profit cet avantage pour percer à jour «le caractère de son hôtesse», Mlle Gamard: «Le confessionnal lui avait appris à connaître tout ce que le malheur de se trouver en dehors de la société met d'amertume au cœur d'une vieille fille». Mieux: même le très borné abbé Birotteau est crédité d'un... certain acquis professionnel: il tente d'analyser les indices d'un changement dans l'attitude de cette vieille hypocrite «avec cette sagacité questionneuse que contractent les prêtres habitués à diriger les consciences» (*Curé de Tours*, Garnier, pp. 14 et 17). – C'est encore l'affligeante expérience de l'humanité que Balzac attribue comme trait distinctif au prêtre, qui rejoint par là «le médecin et l'homme de justice»: à tous trois sont donc interdites les illusions sur notre monde. Mais, selon Derville, esprit supérieur et blasé, le plus malheureux est l'avoué, privé de tout espoir: «nos Etudes sont des égouts qu'on ne peut guérir», tandis que la tâche du confesseur «ne va pas sans une sorte de jouissance», car «l'âme du médiateur» connaît des consolations: «il purifie, il répare, il réconcilie» (*Colonel Chabert*, in fine). Point de vue sensé, mais aussi profane que religieux; Balzac y souscrit visiblement, mais ne l'élargit pas. Les fruits surnaturels, la fécondité mystique possible de ce combat privilégié avec les fragilités et les ténèbres des âmes pécheresses avides de pardon, ne lui inspirent pas de forte méditation spirituelle. Une telle omission atteste que le regard du romancier reste un regard extérieur, même si son intuition surprenante peut lui faire entrevoir le trésor secret des apôtres vraiment saints, tels que l'abbé Bonnet et... Mme de La Chanterie.

Les prêtres de la *Comédie Humaine* ne font l'objet d'aucune rigueur systématique; la plupart même, nous le verrons, sont présentés comme pieux et dévoués. Cependant, non seulement leur créateur n'a pas hésité à mettre en scène quelques ambitieux détestables, mais il a aussi, bien souvent, marqué les limites et les faiblesses de pasteurs par ailleurs fort estimables. Chez beaucoup d'entre eux, la direction spirituelle, que nous voulons considérer ici, révèle maintes insuffisances et maladresses. A défaut de charité sacerdotale, un peu de bienveillance humaine aurait pu inspirer à l'abbé Gaudron une parole apaisante à l'adresse de cette madame Clapart qui, inquiète de ses égarements de jeunesse, attribuait ses malheurs domestiques «à une vengeance de Dieu»: or, quand elle vint «se confesser pour la première fois depuis quarante ans», il «la jeta dans les pratiques de la dévotion»: thérapeutique de choc, assez mal adaptée! (*Un début dans la vie*, ch. 14, «Dernière faute d'Oscar»)². – On peut juger assez aventuré le distinguo de l'abbé Duret, «vieux et savant prêtre», d'ordinaire mieux inspiré: voulant éclairer sa pénitente, Dinah de La Baudraye, sur le véritable caractère de son mari, qu'elle estime trop faible pour être capable de haïr, il l'avertit: la haine sied bien aux «petits esprits», la vengeance appartient aux «grandes âmes»; et de risquer cette assertion d'une théologie très incertaine, que Balzac semble faire sienne: «Dieu se venge et ne hait pas» (*Muse du département*, Garnier, ch. XII, p. 191)³. Félix de Vandenesse, au collège des Oratoriens de Pont-

(2) Ph. BERTHIER écrit justement: «Il lui a manqué un directeur qui l'ouvre et la simplifie; le sien est niais et achève de la fausser [...]. Au fond, c'est une femme seule, et qui n'a jamais cessé de l'être».

(3) Là encore, le fait, banal, ne donne pas lieu à l'exploitation romanesque, comme ce sera le cas pour Esther, dans *Splendeurs et misères des courtisanes*.

le-Voy, mène pendant huit ans «une vie de paria» dans une solitude affective qui le désespère. Va-t-il trouver du moins en son confesseur un soutien compréhensif? «Le jour où je m'accusai d'avoir maudit l'existence, mon confesseur me montra le ciel où fleurissait la palme promise par le *Beati qui lugent* du Sauveur» (*Le Lys dans la vallée* G.F., p. 50). On n'ose appeler «directeur» ce prêtre caricatural. – Ce n'est pas la sécheresse du cœur qui égare le zèle apostolique de l'excellent abbé de Solis lorsqu'il se méprend sur la vocation de son cher neveu orphelin: celui-ci confie à Marguerite Claës, qui deviendra sa femme: «Mon oncle voulait me faire prêtre [...]. J'ai résisté, je ne me sentais pas la vocation. Mais il m'a fallu beaucoup de courage pour contrarier les désirs de mon oncle. Il est si bon, il m'aime tant!» (*Recherche de l'absolu*, p. 93). L'imprudence aveugle serait bien coupable, sans l'excuse d'une confondante ingénuité. Le doux vieillard fait preuve de plus de discernement lorsqu'il met en garde Joséphine Claës contre les ruineuses dépenses qu'exige d'elle la passion de son époux irresponsable; mais il manque d'énergie pour se faire entendre de sa pénitente. Tardivement l'indignation lui donne la force d'accuser l'idéalisme égoïste de Balthazar: au malheureux inconscient qui se présente enfin au chevet de la moribonde et demande: «Qu'est-ce qu'il arrive?», il répond brutalement: «Il arrive [...] que votre femme se meurt et que vous l'avez tuée» (*Ibid.*).

Infortunée Mlle Cormon! Éprouvée par son célibat qui lui semble fort lourd, elle cherche en vain du secours en son confesseur qui la dirigeait «assez naïvement [...] dans la voie des macérations, et lui recommandait l'usage de la discipline»: maladresse due à l'ignorance, commente Balzac, car «s'il faut en croire la médecine moderne», cette pratique «absurde» produit «un effet contraire à celui qu'en attendait ce pauvre prêtre de qui les connaissances hygiéniques n'étaient pas très étendues» (*Vieille fille*, Folio, p. 89). La remarque n'est pas sans portée. Elle souligne une inadéquation de grande conséquence dans la formation des prêtres d'alors, parfois victimes d'une spiritualité désincarnée, et coupés de l'évolution scientifique de leur temps. Cependant, la brave fille a auprès d'elle un vieil oncle prêtre très aimé, l'abbé de Sponde, qui lui voue une affection sûre. Voici donc, semblerait-il, un guide providentiel pour la conscience et le cœur, attentif à l'écouter, la comprendre, la conseiller, et dont la piété garantit le dévouement: «Ce bonhomme, âgé d'environ soixante-dix ans, [...] menait une vie ascétique [...]. Il déroba au monde ses œuvres de charité [...]. Il songeait exclusivement aux malheureux, aux besoins de l'Eglise et à son propre salut». Ainsi cet homme de Dieu ne distingue plus la misère morale qui est sous ses yeux et appelle remède: sa nièce ne se fait pas d'illusions: «Elle le regardait comme un père, mais c'était un père distrait, ne concevant point les agitations de la chair, et remerciant Dieu de ce qu'il maintenait sa chère fille dans le célibat». Attendrissement méprise; mais cruelle aussi! S'appuyant en particulier sur Saint Jean Chrysostome, il tenait pour assuré que «l'état de virginité était autant au-dessus de l'état de mariage que l'Ange était au-dessus de l'Homme», en sorte que mademoiselle Cormon «n'osait pas l'initier aux désirs» qui la troublaient tant. Le verdict de Balzac est sans appel: «L'abbé de Sponde était incapable d'aider sa nièce en quoi que ce soit» (*Ibid.*, pp. 93-94).

Une déviation bien différente, typiquement balzacienne celle-là, marque la doctrine morale que le très estimable abbé Brossette rappelle fermement à son aristocratique hôtesse du château des Aigues. Sa devise «Servir l'Eglise et la monarchie sur le point le plus menacé» explique son insistance passionnée sur les obligations fondamentales des classes possédantes: «Si nous sommes institués pour dire aux pauvres "Sachez être pauvres", nous devons dire aux riches "Sachez être riches", c'est-à-dire intelligents dans la bienfaisance, pieux et dignes dans la place que Dieu nous a assignée». Or, la trop faible maîtresse du domaine trahit ses responsabilités patrimoniales: «Eh! bien, madame, vous n'êtes que les dépositaires du pouvoir que

donne la fortune, et, si vous n'obéissez pas à ses charges, vous ne la transmettez pas à vos enfants comme vous l'avez eue! Vous dépouillez votre postérité» (*Paysans*, Folio, ch. V, p. 132; et ch. XI, p. 254). L'admonestation, bien faite pour éveiller l'intérêt des Wurmser et des Barberis, est peut-être un peu longuement reproduite, mais il n'était pas indifférent de l'entendre dans toute son anachronique audace. – L'impératif absolu du service du Roi peut conduire à des extrémités singulières. La très vertueuse Mme de Croisier va-t-elle se laisser arracher un faux témoignage décisif pour sauver de l'infamie la noble maison d'Esgrignon? Elle y met une seule condition: «Je ne saurais le faire sans l'avis de mon directeur, M. l'abbé Couturier». Et le scrupule est allègrement levé par ce prêtre qu'aveugle son dévouement à l'aristocratie religieuse et monarchique (*Cabinet des Antiques*, G.F., p. 310). Mieux encore: un ajout du *Constitutionnel* précisait que l'ecclésiastique allait bientôt reconforter l'épouse exposée à la colère conjugale, l'assurant «qu'elle était une sainte et que plus elle souffrait pour cette cause, plus elle serait agréable à Dieu» (*Ibid.*, p. 379, n. 181).

Jusqu'ici la galerie des directeurs qui, pour des raisons très diverses, remplissent mal leur mission pastorale, n'a regroupé que des prêtres de bonne volonté, animés d'un évident esprit sacerdotal. Mais quelques autres ne méritent pas l'indulgence qui s'attache à la simple maladresse: quiconque use de son autorité de pasteur pour servir les intérêts profanes se rend coupable d'une indigne tromperie et trahit sa vocation. Accablée par la mort de son père et l'abandon de son cousin, Eugénie Grandet est en proie à la détresse, alors que d'avidés prétendants forment deux clans rivaux qui intriguent à qui mieux mieux pour obtenir la main de la richissime héritière. Or, le curé de la paroisse est dépêché par des partis pour parler à l'orpheline «dans un sens purement religieux, de l'obligation où elle était de contracter mariage». Démarche d'autant plus odieuse que l'hypocrite est accueilli avec une entière confiance par cette âme désespérée: «Ah! Votre voix me parle au moment où je voulais entendre une voix. Oui, Dieu vous adresse ici, monsieur». Mais, ô déception pour le méprisable messager, la pauvre fille entend «vivre pour Dieu seul dans le silence et la retraite». Résolution combattue par le perfide, bien déterminé à conjurer ce danger: le sens du devoir chez Eugénie lui étant connu, c'est par des raisons de morale et de piété qu'il tente de la dissuader: «Vous avez de grandes obligations à remplir envers la Société [...]. Vous ensevelir dans un couvent, ce serait de l'égoïsme; quant à rester vieille fille, vous ne le devez pas». Enfin, comble d'impudence: «Croyez votre pasteur [...]. Je vous parle ici comme à une ouaille chérie». Il faut rester dans le monde et y donner «de saints exemples». Léger abus de confiance que la diplomatie ecclésiastique rendrait tolérable? Bien plutôt misérable comédie jouée par ce prêtre qui, selon la juste expression d'un critique, accepte de «se faire l'instrument de l'ambition d'une famille pour peser sur des décisions aussi graves».

Il arrive qu'un homme d'Eglise à la psychologie abrupte n'hésite pas à se conduire, sans trouble de conscience, en homme de parti, intolérant jusqu'au fanatisme: le terrible abbé Gudin en est le type achevé. Totalement discrédité à nos yeux par sa cynique exploitation des Chouans qu'il fascine, il garde le mérite de son actif engagement personnel à la cause qu'il sert, mais porte aussi la honte de sa parfaite indifférence à l'honnêteté des moyens employés. Cette nature sommaire, aux traits marqués, voire caricaturaux, est sans mystère: quelques observations suffisent pour en prendre la mesure. Le marquis de Montauran, «le gars», le présentant à Marie, cerne bien le personnage: «Ce gros homme est un homme redoutable. [...] Il est le boute-feu dans la guerre de ces contrées. [...] Habitué à se servir de la religion comme d'un instrument, il persuade à ses affiliés qu'ils ressusciteront, et sait entretenir leur fanatisme par d'adroites prédications». D'autre part, le jeune aristocrate rend cette justice à l'homme de terrain: «je sais que vous payez de votre personne, et tirez un bleu aussi bien que vous dites un *orémus*. Dieu aidant, j'espère vous faire assister, une mitre en

tête, au sacre du Roi» (*Chouans*, Garnier, ch. XIII, p. 180; et ch. XVII, p. 251). La scène la plus révélatrice est sans conteste l'étonnante messe des Chouans célébrée «au fond des bois», avec la harangue guerrière adressée par le jésuite – soldat à ses «sauvages auditeurs». Il s'indigne de les trouver trop peu empressés à venger Dieu et le Roi. «N'êtes-vous pas honteux de ce qu'on peut dire de vous dans le paradis?». Il le leur révèle sans ménagements!

Et il ne craint pas d'ajouter: «Sainte Anne d'Auray elle-même m'est apparue avant-hier à deux heures et demie»; et de rapporter en termes exprès son message: «les gens de Marignay doivent s'armer, sinon il n'y aura pas de salut à espérer pour eux». Et encore: «Tu béniras leurs fusils, et les gars qui seront sans péchés ne manqueront pas les Bleus, parce que leurs fusils seront consacrés!». Enfin cette précision: «Pour aujourd'hui seulement, nous avons le pouvoir de bénir vos fusils» (*Ibid.*, ch. XXXI, pp. 287 à 291). Lorsque les volontés et les esprits sont ainsi mystifiés et violentés, la direction des consciences n'est plus qu'imposture.

Ce cynisme semblerait ne pouvoir être dépassé. Il l'est cependant, par un être sans foi ni loi, ce Vautrin, prestigieux comédien rompu aux métamorphoses, qui, dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, choisit de se travestir en prêtre espagnol sous le nom de Carlos Herrera: son audace sacrilège atteint alors des sommets inaccessibles à tout autre. Affirmant la sainte autorité d'un apôtre dévoré de zèle pour les âmes, il s'empare de celle d'Esther et la conduit d'une main ferme, au besoin impitoyable; il se montre aussi capable d'onction et use du langage de la dévotion avec la maîtrise d'un vieux professionnel! Point de faux pas à redouter de la part de cet artiste consommé: c'est le directeur parfait, armé contre toutes les faiblesses de sa pénitente. Sa première intervention, lorsqu'il l'arrache à la mort, est un chef d'œuvre du genre: vocabulaire, style, intonations suggérées sont d'un pasticheur étonnant. Comme, folle de Lucien, Esther explique: «On ne résiste pas à un Dieu», il la reprend «d'une voix douce»; «Ne blasphémez pas» et lui vante «les délices de la chasteté, la délicatesse de la pudeur». Surtout il la persuade que seul l'amour chrétien peut être éternel, d'où son exclamation: «Ah! Je veux être catholique!». Il célèbre en termes d'un mysticisme brûlant la beauté du dévouement gratuit, de «l'amour sans espoir», celui qui «n'offense ni les lois humaines, ni les lois divines». Ici, la malheureuse a cette protestation profonde: «Je croyais les prêtres chargés de nous consoler, et vous nous assassinez». Non pas, mais «nous sommes les médecins des âmes et savons quels remèdes conviennent à leurs maladies». Pratique, il commence lui-même son éducation religieuse, avant de la confier à une pension pieuse. «Apprenez-moi une vraie prière avant de partir, afin que je puisse prier Dieu». Vœu aussitôt satisfait, et Balzac commente, en spectateur ironiquement édifié: «C'était une chose touchante que de voir ce prêtre faisant répéter à cette fille l'*Ave Maria* et le *Pater noster* en français». Bientôt, loin de Lucien, la catéchumène, malgré sa ferveur, dépérit faute de le voir: intraitable, il refuse de la libérer avant un mois, délai demandé pour sa première communion. Au docteur qui s'inquiète: «Elle sera morte», l'apôtre, sublime de foi, répond: «Oui, mais en état de grâce, et sauvée!». Scrutateur exercé à démasquer les troublantes équivoques par lesquelles s'insinue le péché, il entend bien se faire livrer les secrets les plus intimes: «Pensez-vous à lui d'âme seulement?». On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'étonnante question ou du naturel merveilleux qui dicte la réponse de la jeune fille: «Ah! Monsieur, l'amour ne se partage point» (*Splendeurs et misères des courtisanes*, Garnier, «La confession d'un rat», pp. 37 à 40; «Ce que c'est que les filles», p. 49; «Une nostalgie», pp. 58 et 60). Le succès couronne cette stratégie... diabolique: le convertisseur bientôt peut se frotter les mains en présentant à Lucien son bilan, à la fois spirituel et culturel: «J'en ai fait une femme chaste, pure, bien élevée, religieuse, une femme comme il faut». Cette Esther régénérée par l'eau lustrale et... l'instruction, révèle l'étendue de sa double métamorphose en adressant la première lettre de

sa vie, toute empreinte de dévotion et de gratitude, à son bienfaiteur triomphant: le style parfaitement conforme à ses enseignements le réjouira autant que les saintes dispositions exprimées. «Hélas, j'ai lavé toutes mes souillures dans l'eau du baptême», etc... La capitulation finale, surtout, doit combler son instinct de domination: «Soyez l'arbitre de ma destinée» (*Ibid.*, «Un ami», pp. 70-71). Le même ex-forçat ensoutané, à la fin des *Illusions perdues*, avait déjà capturé une âme, celle de Lucien, en vertu du droit du fort sur le faible: la scène est fameuse. Descendu de la diligence de Bordeaux à Paris, il avait remarqué sur la route de Marsac un étrange promeneur et «saisi de la beauté profondément mélancolique du poète», il avait engagé la conversation, reçu les aveux du malheureux, et l'avait arraché au suicide, le prenant en main avec autorité au nom de la Providence. Ascendant immédiat d'un directeur à la volonté d'acier (*Illusions perdues*, 3^{ème} partie, pp. 585-586). Détestables ou scandaleuses, ces personnalités ecclésiastiques font figure d'exception: il convenait de ne pas les oublier, il est juste de ne pas s'y attarder.

Mais que demander à un directeur, qu'espérer de lui? La clairvoyance du jugement, la piété, la fermeté; mais tout autant la bonté, la compréhension, l'écoute patiente. Il sera fort contre nous-mêmes, et pourtant toujours dispensateur d'espérance surnaturelle, plus confiant en nous que nous-mêmes. Les attentes sont nombreuses: celles de l'âme, de l'esprit, du cœur aussi, et les pénitentes les plus éprouvées ou les plus éprises de perfection se montrent sans doute les plus exigeantes. Surtout la sensibilité féminine aspire plus ou moins obscurément à trouver en l'homme de Dieu un ami très proche, un consolateur à l'humanité compatissante. De là une frustration presque inévitable, que nous examinerons plus loin chez Henriette de Mortsau. Ne retenons ici qu'une brève plainte échappée à la sainte Adeline Hulot: elle laisse deviner une âpre solitude du cœur durant le long calvaire silencieux qu'elle a enduré pour dissimuler le vice déshonorant du baron Hector: «J'ai tenu pendant vingt-trois ans ce rideau derrière lequel je pleurais, sans mère, sans confident, sans autre secours que celui de la religion» (*Cousine Bette*, Garnier, ch. LXVI, p. 226). On le voit: c'est «la religion», et non son incarnation bien vivante en un confesseur attentif à son drame quotidien, qui fut son unique soutien. Et ce confesseur reste sans visage et sans nom! – Nous savons bien aussi que Véronique Graslin, avant de se lier profondément avec l'abbé Bonnet, ne pouvait confier son plus intime désarroi d'épouse qu'à ce monsieur Grossetête, vieillard cultivé, intelligent et bon, qui l'avait prise en amitié et dont elle se faisait une sorte de confesseur profane: de sa «chaleur de cœur» la jeune femme le «récompensa [...] en déployant, pour lui, le premier, les trésors de son âme et les magnificences de son esprit». Cette relation est assez libre pour lui inspirer des lettres où elle ne cache rien de son trouble, que l'on qualifierait aujourd'hui d'existential: «Je me suis demandé pourquoi je dansais, pourquoi je me parais, de même que je demande à Dieu pourquoi je suis de ce monde» (*Curé de village*, cit., «Véronique», p. 73). Dans une situation sentimentale bien différente, nous observons que la jeune Modeste Mignon garde pour elle ses grands petits secrets: quoique fort croyante, elle traite directement avec Dieu de ses problèmes de cœur: il s'agit d'un naïf ultimatum visant à le contraindre à lui offrir sans tarder un mari selon ses rêves! A aucun moment elle ne songe à demander secours, conseil ou soutien au «bon abbé Marcellin». Il est vrai que Balzac, cette fois, ne s'était pas mis en tête d'écrire «un roman catholique»...

Dans la conduite de leur vie religieuse, au moins deux personnages marquants semblent ne rien attendre d'un quelconque directeur: Benassis et Louis Lambert. Le premier, constatant l'échec de sa vie et l'affaiblissement de ses valeurs, cherche une issue spirituelle: «je levai les yeux vers le ciel et j'y rencontrai Dieu»: aucun recours à un médiateur sacerdotal. Quel emploi fera-t-il de son temps et de ses forces? Il raconte ainsi son expérience et la genèse de sa décision. Comprenant «la beauté de la prière dans la solitude», il se détermine – seul, toujours – à «entrer en religion». Il se

sent «séduit d'abord par la règle de Saint Bruno» et se rend à pied à la Grande-Chartreuse, en proie à de sérieuses pensées. La «sauvage horreur» du site le bouleverse, et plus intimement la découverte, dans une cellule délaissée, de l'inscription «*Fuge, late, tace*». Révélation de l'ascèse entière à laquelle il aspire. Mais il veut prier avec les chartroux à la chapelle et «là, (ses) résolutions s'évanouissent», car il discerne soudain «au fond du cloître une source d'égoïsme sublime», chez ces chrétiens «tout à fait inutiles au monde». Or il prétend, lui, rendre son «repentir profitable au monde social». Telles lui apparaissent enfin «les vues de Dieu» sur lui. Dès la nuit suivante, sa vocation reçoit cette confirmation: «Je crus entendre un ordre de Dieu dans la compatissante pensée que m'inspira la vue de ce pauvre pays [...]. Le doigt de Dieu me parut [...] avoir fortement tracé ma destinée "en m'inclinant" vers l'état de médecin». Désormais, la nature et le lieu de son dévouement sont fixés: il sera le médecin désintéressé et le bienfaiteur de ce village déshérité: «Mon travail», conclut-il, «est une prière active», je suis devenu «une sœur de charité pour tout le pays» (*Médecin de campagne*, Folio, ch. IV, «La confession du médecin de campagne», pp. 286 à 290). Rayonnante et définitive abnégation, mais au terme d'un itinéraire spirituel tâtonnant, non accompagné, éclairé des seules intuitions personnelles présumées divines. Le Curé Janvier, qu'il ne connaît pas encore à l'heure de ce choix, n'y a évidemment aucune part. Mais quelle chaleureuse solidarité dans la tâche commune les unira bientôt!

L'excellent Benassis, marqué du solide pragmatisme balzacien, n'avait sans doute pas reçu en partage à sa naissance le génie du mysticisme, dangereuse élection qui distingue éminemment un Louis Lambert. Pour celui-ci, sa dette envers les ecclésiastiques qui ont accompagné sa jeunesse apparaît bien légère: esprit indépendant, il s'est formé seul, parmi les livres, et s'est bientôt tracé sa propre voie. Pendant les trois années passées chez son oncle maternel, curé de Mer près de Blois, il a pu puiser en toute liberté dans sa bibliothèque riche de «deux à trois mille volumes». Ainsi les «premiers livres qu'il lut chez son oncle» ont-ils développé son «goût pour les choses du ciel». Pensionnaire au collège de Vendôme – le romancier sait de quoi il parle! –, il échappe aux influences de ce milieu et ne se plie que superficiellement au rude régime, même spirituel, établi par les Pères. Il a gardé un souvenir amer de ces contraintes: lettres aux parents «obligatoires à certains jours», mais surtout confessions décidées d'autorité: «Ainsi nos péchés et nos sentiments se trouvaient en coupe réglée. Tout portait l'empreinte de l'uniforme monastique». Cette spiritualité de confection imposée à ce jeune être unique ne pouvait que rebuter sa nature en quête d'une voie religieuse personnelle. Balzac n'analyse pas davantage, se bornant à indiquer: «Quoique naturellement religieux, Louis n'admettait pas les minutieuses pratiques de l'Eglise romaine», et se tournait avidement vers sainte Thérèse et Fénelon (*Louis Lambert*, Poche, pp. 26, 33, 37). Comme Balzac le comprend!

Les quelques cas envisagés nous font toucher les limites du domaine des directeurs: ici, leur pouvoir expire. Certes, parfois le romancier, sollicité par d'autres intérêts, a négligé de s'attacher à l'étude de relations spirituelles virtuellement prometteuses; parfois aussi, un cœur éprouvé, n'imaginant pas qu'un pasteur puisse le secourir dans un domaine profane fort intime, ne tente pas de l'introduire dans sa solitude. Mais, constatation plus significative, il peut arriver que le non-recours à un directeur soit le reflet d'une autre réalité psychologique: le refus de toute médiation chez des personnalités trop indépendantes pour rechercher les lumières d'un représentant de l'Eglise, craignant sans doute de devoir les payer d'un joug intellectuel pesant.

Si pour Balzac le prêtre est bien essentiellement l'homme du sacré, son réalisme lui interdit de le retrancher de la commune humanité et de ses contingences: bon nombre de ses directeurs gardent les yeux ouverts sur les choses de ce monde, empressés à servir, par le conseil et par l'action, les intérêts pratiques de leurs pénitents et de leur entourage: simple bonne volonté, marque d'attachement, ou humble

prolongement de la charité pastorale. – Lorsque Lucien de Rubempré, désespéré, et redoutant d'avouer aux siens son «crime», se confesse au vieux curé de Marsac, l'abbé Marron, celui-ci, apitoyé et intrigué, propose au malheureux de se rendre à Angoulême pour «plaider sa cause» auprès de ses proches. Il remplit sa mission, qu'il présente comme «dictée par la charité la plus pure», mais surtout destinée à satisfaire sa curiosité éveillée par cette situation romanesque (*Illusions perdues*, cit., 3^{ème} partie, pp. 456, 458, 539). L'abbé Duplanty, appelé au chevet de Pons condamné, est prié par le docteur Poulain d'intervenir auprès du moribond, pour lui donner peut-être une dernière chance: «vous devriez bien faire servir votre influence sur votre patient en l'engageant à subir cette opération»... Salutaire solidarité, bien naturelle, entre le médecin des corps et celui des âmes. Hélas, l'ecclésiastique accepte aussi de contribuer à faire agréer le choix, comme servante de Schmucke, d'une certaine madame Catinet, et par là ce «bon et digne prêtre, sans méfiance ni malice», se trouve à son insu prêter la main à un obscur complot (*Cousin Pons*, poche, pp. 301 et 303). Dans le *Curé de village*, Madame Graslin cherche-t-elle un précepteur sûr pour son fils de onze ans, c'est à son fidèle ami Mgr Dutheil qu'elle s'adresse, et la perle est découverte en la personne du jeune Ruffin (*Curé de village*, cit., «Madame Graslin à Montignac», p. 276). Moins attendu, le dévouement à des intérêts tout matériels peut être précieux. L'abbé de Solis, dans *La Recherche de l'absolu*, ce «pieux dominicain» qu'édifie sa pénitente, Madame Claës (il juge son âme «presque sans péché!») sert en homme d'affaires avisé la pauvre épouse ruinée: c'est par son intermédiaire qu'elle vend ses diamants, et c'est encore lui qui saura découvrir des amateurs riches et snobs pour acheter à bon prix les tableaux de valeur dont elle doit se défaire. De même, l'abbé Chaperon d'*Ursule Mirouët* fait preuve d'initiative, montrant beaucoup d'esprit... et du plus pratique, dans les très judicieux conseils qu'il donne à son aristocratique pénitente, la vieille comtesse de Portenduère: contrainte de solliciter un emprunt auprès de son voisin, le roturier docteur Minoret, elle s'obstine à le convoquer plutôt que de s'abaisser à lui rendre visite. Hélas! Les arguments de l'abbé, tirés de la religion et du sens commun, se heurtent à «la sécheresse et l'âpreté» de son orgueil de caste intraitable: «Ma chère dame, ayez un peu de charité chrétienne, ne le blessez pas [...] – «Mais pourquoi sachant que j'ai besoin de lui, ne viendrait-il pas?» Alors, le très balzacien homme d'Eglise a cette réponse chiffree d'un aplomb savoureux: «Ah, madame, en allant chez lui, vous payerez trois pour cent; et, s'il vient chez vous, vous payerez cinq» (*Ursule Mirouët*, cit., pp. 156-157). La partie est bien plus rude encore, on le conçoit, quand il s'agit d'apprivoiser la rebelle à cette perspective révoltante: le mariage de son fils Savinien avec Ursule, filleule et héritière du dit docteur Minoret, et, de plus, jolie, fine, aimante... et aimée du jeune homme. Il faut relire la scène où l'audacieux avocat en soutane tente en vain de lui ouvrir les yeux. Retenons-en du moins ce dernier échange: «Et c'est vous qui me dites cela? – Si je ne vous le disais point, qui donc vous le dirait?» (*Ibid.*, p. 164). Détail non négligeable: le confesseur n'impose rien à la comtesse, qui aura la bonne foi de reconnaître, tardivement, «combien elle avait eu tort en ne consentant pas au mariage de son fils du vivant du docteur» (*Ibid.*, p. 304). Une situation bien différente offre à l'abbé Chaperon l'occasion de manifester ses talents de diplomate. L'affaire est malaisée: comment convaincre d'un vol odieux, qui dépouille Ursule de son héritage, un grossier scélérat, contre lequel il n'a qu'une preuve... objectivement ridicule, mais selon sa conviction intime, décisive: les visions de la loyale Ursule, où le défunt docteur, qui a observé toute la scène et en a décrit minutieusement le déroulement, accuse et maudit l'imposteur. Il lui faut se rendre redoutable, mais sans trop se découvrir d'abord: «J'ai à vous parler de choses graves, extraordinaires...». Puis viennent des détails propres à confondre le coupable qu'ils démasquent. Celui-ci tente pourtant de nier: «Qui a donc pu forger de semblables sornettes?» Alors tombe, foudroyante, la réponse: «Le

mort lui-même»; réponse dont l'audace est aussitôt atténuée par cette interprétation ingénieuse: «Tout ce que Dieu fait est naturel». Faussement rassurant, quelque peu perfide, l'abbé poursuit: «Je ne veux pas vous effrayer [...]. Vous seul savez la vérité. C'est une affaire entre Dieu et vous» (*Ibid.*, pp. 283-284). Peu importe ici le dénouement, qui surprendra. Qu'il nous suffise de remarquer la générosité énergique de la démarche: ce prêtre justicier, mû par son zèle affectueux au service de ses amis et du droit, ne craint pas de s'engager à tous risques.

Un prélat au grand cœur peut avoir l'étoffe d'un protecteur puissant: ainsi en est-il du vieil abbé de Grancey, vicaire général de Besançon, homme d'influence et de talent, qui prend en main la carrière politique du brillant jeune avocat Albert Savarus (il brigue, mais seulement par amour, la députation): «Albert avait reconnu l'immense capacité du prêtre et le prêtre [...] avait bien voulu lui servir de guide et de conseil dans cette lutte suprême». Il «travaille» activement à son succès, imaginant même... une combinaison pseudo-matrimoniale un peu tortueuse, dont il attend un effet décisif: il la suggère à mots couverts, refusant de «tremper dans le plan» qui, clairement indiqué, «eût compromis la dignité» de l'homme d'Eglise... habile à emprunter à l'occasion les armes des fils du siècle. Seul un coup de théâtre catastrophique, provoqué par la jalousie criminelle de Rosalie de Watteville, fera échec à cette stratégie. Quoique les liens entre les deux hommes ne soient pas ceux de directeur à dirigé, l'action du protecteur méritait d'être mentionnée, comme un cas limite de soutien très profane de la part d'un ecclésiastique (*Albert Savarus*, Intégrale Seuil, t. I, ch. 34 «Préparatifs», p. 375; et ch. 37 «Un prêtre est un ami sûr, p. 378).

Des pasteurs capables d'aussi énergiques et habiles interventions ont de quoi se rendre redoutables aux uns, précieux aux autres, et leur pouvoir pratique reconnu s'ajoutant, pour les fidèles, à leur autorité sacerdotale incontestée, beaucoup se livrent à leur direction avec une totale humilité: leur subordination, qui repose sur une confiance absolue, ne leur pèse aucunement. On l'observe en effet bien souvent, il est une disposition des pénitents – des pénitentes surtout – à l'égard de leurs directeurs que Balzac se plaît visiblement à représenter: la docilité entière. Elle caractérise des âmes simples: les unes sont raillées, les autres admirées... Dans *La Vieille fille*, la bonne mademoiselle Cormon apparaît comme le type même de l'étroitesse de la vie et de la pensée, faisant preuve d'un assujettissement sans réserve au prêtre qui la gouverne: «Elle et Dieu, son confesseur et ses lessives, ses confitures à faire et les offices à entendre [...] avaient absorbé sa faible intelligence» (*op. cit.*, Folio, p. 102). Lorsque madame Granson l'avertit que du Bousquier est un homme dangeux et lui recommande: «Ne le recevez plus jusqu'à ce qu'il ait pris femme», elle ne décide rien par elle-même: «Je consulterai mon oncle et l'abbé Couturier» (*Ibid.*, pp. 128-129). Bouleversée d'émotion à la pensée que le mariage, enfin, lui devient accessible, elle a cependant la force de fixer ses conditions au prétendant: «Promettez-moi seulement de [...] ne jamais contrarier mes habitudes religieuses, de me laisser maîtresse de choisir mes directeurs» (*Ibid.*, p. 159). Ses scrupules naïfs portent sur d'infimes détails de sa conduite et sont avec le plus grand sérieux soumis au jugement du souverain arbitre: se reprochant de parler trop peu, «elle avait consulté son directeur, l'abbé Couturier, sur ce point de civilité puérile et honnête», et lui avait avoué «la rudesse du travail intérieur auquel se livrait son esprit pour trouver quelque chose à dire». Ridicule partagé: le prêtre entre dans le jeu. «Ferme sur la discipline», il lui lit «tout un passage de Saint François de Sales sur les devoirs de la femme du monde, sur la décente gaieté des pieuses chrétiennes qui devaient [...] faire que le prochain ne s'y ennuyât point» (chez elles)! Elle s'efforce donc d'«obéir à son directeur qui lui avait dit de «causer avec aménité», mais doit prendre beaucoup de peine «pour ranimer les discussions éteintes» (*Ibid.*, p. 106). Balzac ici ne ménage pas cette conception de «la dévotion (qui) cause une ophtalmie morale» et cette roserie, qu'il feint de rapporter,

est bien la sienne: «Il est extrêmement difficile de décider si les personnes stupides deviennent naturellement dévotes, ou si la dévotion a pour effet de rendre stupides les filles d'esprit» (*Ibid.*, p. 96).

Au contraire, la stricte obéissance d'une toute jeune fille comme Ursule Mirouët n'est pas sans grâce. Son bon parrain le docteur raconte: «J'ai voulu la mener au spectacle à Paris où elle venait pour la première fois, elle n'a pas voulu, le curé de Nemours le lui avait défendu» (*Ursule Mirouët*, cit., p. 171). Une égale docilité lui inspirera bientôt d'étendre sa culture, sous la même houlette exclusive, pour se préparer à épouser son bien aimé Savinien de Portenduère: nous la voyons dès lors s'appliquer à «lire les livres que lui choisissait l'abbé Chaperon dans la bibliothèque de son parrain» (*Ibid.*, p. 200). Facilement obtenue, aussi, mais moins légitimement, la soumission de la petite orpheline Pierrette au sévère M. Habert, choisi par Sylvie Rougron pour l'instruire en vue de sa première communion: «En Bretonne bercée par les pratiques et la poésie du catholicisme, Pierrette ouvrit son cœur et ses oreilles à la parole de ce prêtre imposant»: ainsi sema-t-il «le grain de l'Evangile [...] dans un terrain excellent» et la pauvre enfant en fut transformée: «Ses souffrances physiques et morales eurent un sens, elle fut instruite à voir en toute chose le doigt de Dieu» (*Pierrette*, Garnier, p. 185). La pitié réprobatrice de Balzac pour la petite martyre désormais dressée à la résignation, se devine aisément. – Au contraire, une relation fort édifiante est illustrée par un homme – le cas est rare – qui puise dans sa foi sincère et sa totale confiance en son directeur la force de vivre chrétiennement les pires épreuves: César Birotteau est sûr de toujours trouver à ses côtés le saint abbé Loraux. A l'heure cruciale où le dépôt de bilan devient inévitable, sa femme redoute un effondrement: «il va mourir de douleur». Mais Pillerault a un espoir: «Il est si religieux que [...] son directeur, l'abbé Loraux, peut seul le sauver». En effet. «L'abbé monta comme un soldat monte à la brèche». Le dramaturge nous fait entendre dans sa totalité la pathétique exhortation: «Mon fils [...], vos sentiments de résignation à la volonté divine me sont depuis longtemps connus; mais il s'agit de les appliquer [...]. Promettez-moi d'avoir la fermeté d'un martyr etc... «Ma résignation est sans bornes, dit César avec calme» (*César Birotteau*, Garnier, pp. 341-342). Et pendant les dures années de réparation du désastre, l'homme de Dieu ne cessera de soutenir de sa parole et sa présence les pieuses dispositions de son pénitent (*Ibid.*, p. 384).

S'il est une destinée absolument marquée par diverses influences sacerdotales, c'est bien celle de Véronique Graslin, du *Curé de village*. Félicien Marceau l'a bien vu: «De son enfance à sa mort, elle sera menée par les prêtres, par l'Eglise. Son adultère un moment l'en détourne. Le crime de son amant l'y ramène» (*Balzac et son monde*, Gallimard, 1970, p. 601). Qui choisit ses livres d'enfant? «Elle ne lut pas d'autres livres que ceux que lui prêtait le vicaire de Saint-Etienne, un prêtre de qui la sœur Marthe avait fait faire la connaissance aux Sauviat», ses parents. A quinze ans, l'occupation de ses soirées est de leur lire «*la Vie des Saints*, les *Lettres édifiantes*, enfin tous les livres prêtés par le vicaire» (*Curé de village*, cit., pp. 48-49). Un peu plus tard, elle remarque à l'étalage d'un libraire le livre *Paul et Virginie*, et l'achète pour sa gravure. De là ce dialogue significatif: «Ne ferais-tu pas bien de le montrer à Monsieur le vicaire?», lui dit sa mère pour qui tout livre imprimé sentait toujours un peu le grimoire. – J'y pensais, «répondit simplement Véronique». Dès le lendemain, elle «montra le livre au bon prêtre qui en approuva l'acquisition» (*Ibid.*, pp. 52-53). «Fatal volume» au demeurant, qui enflamme son imagination. C'est sans surprise que nous découvrons comment se décida le mariage de la très docile vierge: «Le lendemain du jour où le vicaire, personnage important aux yeux du ménage Sauviat, eut parlé de la nécessité de marier Véronique de laquelle il était le directeur», son vieux père se mit en quête d'un gendre et «se rendit chez monsieur Graslin [...], riche banquier de Limoges» (*Ibid.*, p. 55). L'autorité ecclésiastique habituelle ratifie ce choix, et le piège se

referme. «Enfin, Véronique entendit la voix solennelle du vicaire lui vantant Graslin comme un homme d'honneur, avec qui elle mènerait une vie honorable (sic)» (*Ibid.*, p. 64). Lorsque le désastre de cette union accable la jeune épouse, elle ne se révolte pas; sa réaction est prévisible: «Elle eut recours à l'Eglise, elle redoubla de ferveur, elle confia les embûches du démon à son vertueux directeur, elle pria», s'efforçant d'accueillir les «voix divines et consolatrices qui lui recommandaient la patience. Elle fut patiente et docile». Seule marque d'émancipation: elle peut maintenant chercher des consolations dans de libres lectures: «en profitant des privilèges qu'ont les femmes mariées de tout lire», et sans désobéissance, elle découvre Walter Scott, Byron, Schiller et Goethe (*Ibid.*, p. 70). Mais les prêtres qui vont ensuite l'accompagner dans son parcours dramatique et exercer sur elle une influence acceptée sans contrainte, sont les abbés Dutheil, et surtout Bonnet, dont la direction spirituelle admirable de charité justifiera un examen particulier.

S'il se rencontre quelques âmes portées à se laisser conduire par leurs pasteurs, il est aussi pour Balzac, des populations entières qui, peu éclairées, se livrent sans réserve à leur domination: telles sont les mœurs des ces Chouans quasi-sauvages dont un recteur hardi, l'abbé Gudin, peut exploiter effrontément la crédulité au service de la «bonne cause», comme nous l'avons vu plus haut. Ces Bretons «bornés, incultes», reconnaissent en effet un «seul maître», leur recteur, «âme de la contrée», auquel ils s'abandonnent corps et âmes (*Chouans*, cit., p. 25). Cas limite, aux yeux du romancier historien des mentalités, d'obéissance collective aveugle et absolue.

L'appel au prêtre qui absout a aussi une heure privilégiée: à l'article de la mort, beaucoup, dans la *Comédie humaine*, s'en remettent à l'Eglise qui ouvre l'Espérance, avides qu'ils sont de cette confession finale, passeport rassurant pour le grand ailleurs mystérieux. En cette extrémité, la fanfaronnade d'athéisme d'un Crevel (dans *La Cousine Bette*), fait figure d'exception, tandis que même la frivole insouciance d'un Lucien de Rubempré se conforme à la règle: «En apercevant le fantôme de la mort, ce gracieux poète fut pris d'idées religieuses: il voulut voir le curé, se confesser et recevoir les sacrements» (*Illusions perdues*, G.F. 3^{ème} partie, p. 456). Sèche notation d'une démarche rituelle, et non analyse d'un drame spirituel. De même, sa dévouée maîtresse Coralie avait «exigé que Lucien lui amenât un prêtre. L'actrice voulut se réconcilier avec l'Eglise, et mourir en paix. Elle fit une fin chrétienne, son repentir fut sincère» (*Ibid.*, 2^{ème} partie, p. 443). – Dans sa mort horrible, Valérie Marneffe, pécheresse à la conscience bien chargée, fait montre d'une égale docilité. Conversion soudaine, mais complète. (Le «Dévouement prodigieux» du vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin, que ne rebute pas l'infection de ce corps hier si désirable devenu «un amas de pourriture», lui avait ouvert les yeux). Inspirée par sa neuve ferveur, elle exhorte même Lisbeth à l'imiter: «Ne joue pas avec les choses saintes [...]! Repens-toi!». Il faut rappeler les mots étonnants de la moribonde: jusque dans le témoignage le plus édifiant, son langage se ressent de son passé: «Je ne veux maintenant plaire qu'à Dieu! Je vais tâcher de me réconcilier avec lui, ce sera ma dernière coquetterie! Oui, il faut que je fasse le bon Dieu» (*Cousine Bette*, cit., ch. CXXII, pp. 391 à 400). C'est dans de tels traits qu'éclate le génie de son créateur. Lucide et parfaitement méthodique, le très honnête Pons programme ainsi son viatique: «Mon agonie viendra sans doute [...] dans la nuit», et son tout dévoué Schmucke reçoit mission d'aller chercher «notre bon abbé Duplanty, le vicaire de l'église de Saint-François [...]». Je veux recevoir ses saints sacrements (sic) demain à midi» (*Cousin Pons*, cit., p. 285). – Coralie, Esther, Valérie même, Pons: gens de peu à qui la soumission de l'esprit est aisée. Mais le respect et l'humilité peuvent aussi bien se rencontrer chez un authentique aristocrate à son lit de mort: le baron de La Billardière en offre le spectacle à la fois simple et pompeux. Ironiquement admiratif, Bixiou raconte la scène. Il s'est confessé, puis «il a voulu recevoir les saints sacrements. Il a mis ses habits de gentilhomme ordinaire

de la chambre, tous ses Ordres, enfin il s'est fait poudrer [...]. Ce n'est pas tout, il a dit, car vous savez qu'en mourant tous les hommes célèbres font un dernier speech [...]: «Je dois bien me parer pour recevoir la Roi du ciel, moi qui me suis tant de fois mis sur mon quarante et un pour aller chez le Roi de la terre!» (*Les Employés*, folio, 2^{ème} partie, ch. IV, p. 147). On le voit ici: pour un romancier véritable, tout thème peut être traité sur le registre pathétique ou comique: celui du viatique, certes plus favorable au premier, ne décourage pas, à l'occasion, l'humeur gaillarde d'un Balzac! – Pourquoi l'abbé de Vèze «courageux et sublime prêtre», est-il devenu «sacré pour madame de La Chanterie?» C'est le prêtre de Mortagne «qui donna les derniers sacrements à (sa fille) madame la baronne des Tours-Minières, qui eut le courage de la conduire à l'échafaud, et à qui elle a donné le dernier baiser d'adieu» (*Envers de l'histoire contemporaine*, Garnier, pp. 188-189). Un tel souvenir attache les cœurs d'un lien indestructible. Mais sa fantaisie sait aussi conjurer l'horreur par la cocasserie et c'est alors un mélange d'une tonalité grinçante: une étonnante scène des *Chouans* en témoigne. Galope-chopine va être exécuté comme traître par les siens, mais il avance une grave objection: «Me laisserez-vous partir sans confession? Vous avez le droit de prendre ma vie, mais non celui de me faire perdre la bienheureuse éternité. – C'est juste, dit Marche-à-terre!» Embarras général; mais brusque inspiration de Pille-miche: «Confesse-moi tous tes péchés, je les redirai à un prêtre de la véritable Eglise, il me donnera l'absolution, et s'il y a des pénitences à faire, je les ferai pour toi». La proposition agréée, le pénitent se soumet consciencieusement au rituel convenu; puis, les chouans lui tranchent la tête (*Chouans*, cit., ch. XXVI, p. 361). Le peintre de mœurs, soutenu par son imagination, a su mettre en pleine lumière une mentalité religieuse que l'on pouvait croire disparue. Pour conclure sur une note comique plus franche, citons un épisode savoureux de *Splendeurs et misères des courtisanes*. L'abbé espagnol Carlos Herrera, alias Vautrin, en est l'effronté protagoniste. Le hardi mystificateur se donne mission de... convertir les détenus de la Conciergerie et son zèle évangélique impressionne le directeur. A l'annonce d'une exécution capitale imminente, l'aumônier improvisé apprenant que «le malheureux a constamment refusé les secours de la religion», s'écrit «avec une expression d'amant au désespoir [...] : – C'est une âme à sauver!». Il supplie qu'on le laisse «faire éclore le repentir dans ce cœur endurci». Dieu m'a donné, ajoute-t-il, un charisme exceptionnel: «Je brise les cœurs, je les ouvre». Il ne s'agit que d'un prétexte audacieux pour approcher le jeune Théodore et convenir avec lui d'un plan d'évasion. Au terme de sa «confession», un soupir de joie échappe au condamné; le bon apôtre a la présence d'esprit de l'expliquer ainsi: «C'est l'effet de l'absolution que je viens de lui promettre à cause de ses révélations!» (*Splendeurs et misères...*, cit., chap. «Sa majesté le dab», p. 545; et chap. «La confession», p. 569). Canular sacrilège, mais si bien venu! Quant à cet heureux Théodore, n'est-il pas digne d'illustrer ici, de façon très originale, le bon vouloir des cœurs dociles à la grâce du repentir final?

Que de brebis soumises, promptes à obéir à la voix de leurs bergers! Mais sont-ils privilégiés, ou quelque peu frustrés, ceux des directeurs qui n'ont en charge que des consciences occupées de vétilles, ou même d'autres si innocentes que l'absolution semble pour elles superflue? Ou encore des malheureux qui, devant l'urgence de la mort, recherchent une simple réconciliation et, n'ayant plus d'avenir terrestre, n'ont plus besoin de soutien pour réformer une vie coupable? Devront-ils, au sein d'une plate sécurité, plaindre ou envier les pasteurs qui, au contraire, portent le poids de responsabilités redoutables? Balzac incline à penser, amusé, que les premiers forment la commune espèce, habitués «à creuser des riens au fond du confessionnal». Le type en est François Birotteau, qui «vivait entre la messe et le confessionnal, grandement occupé à décider les cas de conscience les plus légers en qualité de confesseur des pensionnaires de la ville et de quelques belles âmes qui l'appréciaient» (*Curé de*

Tours, cit., pp. 16 et 14). Il se trouve que César, le propre frère de cet ecclésiastique spécialisé dans l'infime – quel trouble pour lui lorsqu'il devra guider une madame de Mortsaufl! – est de ces consciences lisses pour qui le sacrement de pénitence devient presque sans objet, si l'on en croit son épouse, Constance: «Si quelqu'un mérite le paradis, n'est-ce pas lui? De quoi peut-il s'accuser à son confesseur? Il lui dit des nunu (sic)» (*César Birotteau*, cit., p. 7). Candeur masculine exceptionnelle, mais non pas unique: les deux inséparables amis, Pons et Schmucke, en offrent des exemples analogues. «Catholiques tous deux, allant à la messe ensemble, ils accomplissaient leurs devoirs religieux comme des enfants n'ayant jamais rien à dire à leurs confesseurs» (*Cousin Pons*, cit., p. 22). Moins surprenante chez une jeune fille de quinze ans très préservée, la céleste limpidité de Véronique Sauviat est saluée par cette formule gracieuse: «Sa confession devait étonner les anges et réjouir la sainte Vierge» (*Curé de village*, cit., p. 49).

Avec de telles ouailles, nul cas épineux à trancher, nulle décision à risquer. Il en va parfois tout autrement, aux époques tourmentées surtout, où le discernement attendu de l'homme de Dieu peut être mis à rude épreuve. Un coup de main des Chouans sur «la voiture de Mayenne» donne lieu à un partage opulent, mais suspect; la jeune Marie feint de s'en inquiéter: «Puis-je accepter en conscience, monsieur Gudin?» Bah! La nature du rude ecclésiastique ignore l'hésitation: hardiment il cautionne le vol, sûr de son bon droit: «Comment donc, madame? L'Eglise n'a-t-elle pas autrefois approuvé la confiscation du bien des Protestants, et à plus forte raison celle des Révolutionnaires qui renient Dieu», etc...; et prêchant d'exemple, il accepte «sans scrupule la dîme de nouvelle espèce que lui offrait Marche-à terre». Le même chouan, dans une circonstance extrême, s'appuyant sur cet enseignement musclé, l'étendra, intrépide, jusqu'au meurtre barbare: «L'abbé Gudin dit que l'on peut, sans scrupule, rôtir les apostats» (*Chouans*, cit., ch. V, p. 69 et ch. XVIII, p. 241). – A l'opposé, *Un épisode sous la Terreur* met en scène un prêtre écartelé par une question pour lui insoluble. Traqué, il vient de célébrer une messe clandestine à la mémoire du Roi de France lorsqu'il se retrouve en présence d'un mystérieux assistant, visiblement bouleversé. «Mon fils, si vous avez trempé vos mains dans le sang du Roi Martyr, confiez-vous à moi. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi touchant et aussi sincère que le vôtre paraît être». Il se méprend: comment devinerait-il qu'il a devant lui non un Conventionnel régicide par lâcheté, mais le bourreau même du monarque immolé? Sans se dévoiler encore, celui-ci interroge: «Le soldat qui a été commandé pour former la haie est-il coupable?...» Et la réponse ne vient pas, ne peut venir, car «ce puritain de la royauté» se trouvait placé entre «le dogme de l'obéissance passive qui doit, selon les partisans de la monarchie, dominer les codes militaires, et le dogme tout aussi important «de l'inviolabilité des rois».

Par une réserve de tact, ou de prudence peut-être, Balzac n'a que rarement eu recours à un ressort romanesque pourtant fort efficace: les cas de conscience, déchirants entre tous, soulevés par le conflit qui oppose le secret absolu de la confession et les exigences sociales impérieuses de la justice⁴. Relevons seulement un fait divers, succinctement évoqué dans *La Muse du département* par un procureur du roi: le meurtre sauvage perpétré par une épouse qui se distinguait par sa piété: «Enfin vaincue par ses remords, elle se confessa d'un crime épouvantable. Elle avait égorgé son mari comme on avait égorgé Fualdès, en le saignant, elle l'avait salé» etc... Réaction du confesseur? «Il consulta ses supérieurs, et avertit sa pénitente qu'il devait prévenir le procureur du roi» (elle fut condamnée et exécutée, en manifestant un ardent repentir) (*La Muse du département*, cit., pp. 231-232). Indication schématique, et

(4) La conduite exemplaire de l'abbé Bonnet, un autre essai. porteur du secret de Tascheron, est réservée pour

non épisode destiné à mettre en lumière le dilemme dramatique, dont la solution est cependant esquissée.

Éprouvant une curiosité passionnée pour les phénomènes parapsychiques, l'occultisme et la voyance, Balzac saisissait toute occasion pour développer ses hypothèses, voire affirmer ses propres croyances et surtout sa confiance des les futures conquêtes de la science en ces domaines trop négligés⁵. Mais qu'en pense l'Eglise? Et, plus précisément, un de ses ministres peut-il en conscience admettre et professer la réalité d'apparitions post mortem? Sans surprise nous voyons le romancier presser de questions directes et insistantes, dans *Ursule Mirouët*, un de ses ecclésiastiques les plus éclairés, l'abbé Chaperon. Deux scènes surtout illustrent ce problème. C'est d'abord le docteur Minoret, dont le curé a toute la confiance, qui, troublé dans son matérialisme par une récente expérience, met soudain à l'épreuve son vieil ami, au cours d'une paisible partie de trictrac: «Croyez-vous aux apparitions?» [...] Je vous interroge en ce moment comme catholique, et vous demande si vous pensez que l'homme mort puisse revenir voir les vivants». Dans un premier temps, le pasteur se compromet peu: il se réfère seulement à l'Evangile: «Mais Jésus est apparu aux apôtres après sa mort [...]. L'Eglise doit avoir foi dans les apparitions de Notre Sauveur». S'agissant des miracles, il se dérobe «en souriant». L'autre ne peut s'en satisfaire: «Jésuite! [...] Je vous demande si vous y croyez». Comme l'interlocuteur persiste à refuser le registre sérieux («Je crois que l'apparition dépend beaucoup de celui qui la voit», dit le curé continuant à plaisanter l'incrédule), le vieillard s'entête, exigeant: «Mon ami, je ne vous tends pas un piège, que croyez-vous sur ceci?». A la fois affirmatif et évasif, l'abbé déclare enfin: «Je crois la puissance de Dieu infinie». Alors le docteur promet à Ursule, sa filleule très chérie, de répondre à son appel, après sa mort (*Ursule Mirouët*, cit., pp. 115-118). Or, le bon vieillard disparaît bientôt et la pauvre enfant sans défense, odieusement diffamée, est menacée par une machination criminelle qui vise à s'emparer de son héritage. Mais quel est le coupable? Elle en reçoit la mystérieuse révélation de... son défunt protecteur, fidèle à son engagement: «Ursule subit un rêve qui présenta les caractères d'une vision surnaturelle [...]. Feu Minoret, son parrain, lui apparut et lui fit signe de venir avec lui». Ainsi assiste-t-elle à une scène où elle voit à l'œuvre et reconnaît l'auteur de sa spoliation, Minoret – Levrault. A deux reprises encore, ce rêve se produit «avec des aggravations qui le lui rendaient excessivement redoutable», en sorte qu'elle se résout à les avouer tous au curé. Et voici que la question naguère posée par le docteur est reprise par la jeune victime, cette fois dans un contexte oppressant: «Monsieur le curé [...], croyez-vous que les morts peuvent apparaître?» Ici, le jeu et les habiletés ne sont plus de mise. C'est en pasteur, ouvert mais circonspect, que s'exprime l'abbé: «Mon enfant, l'histoire sacrée, l'histoire profane, l'histoire moderne offrent plusieurs témoignages à ce sujet; mais l'Eglise n'en a jamais fait un article de foi; et, quant à la Science, en France elle s'en moque». Comme Ursule, insatisfaite, s'obstine: «Que croyez-vous?», elle obtient la réponse même qui avait conclu l'entretien avec le docteur: «La puissance de Dieu, mon enfant, est infinie». Désormais encouragée, la pieuse fille affirme: «Mon parrain m'est apparu comme Jésus à ses disciples», et lui demande de dire une messe «pour le repos de son âme» et la cessation de ce phénomène bouleversant.

(5) Ainsi à l'occasion de la consultation de la voyante madame Fontaine par la Cibot, le chapitre XII du *Cousin Pons* présente un véritable «traité des sciences occultes» (op. cit., pp. 133-143). Voir de même *l'Envers de l'Histoire contemporaine*, cit., p. 227 avec les notes, et p. 228; et tout le chapitre «Ob-

servation magnétique» dans *La Dernière incarnation de Vautrin (Splendeurs et misères..., cit., pp. 500-504)*. Un spécialiste tel que Ph. Bertault a longuement traité de ces questions dans sa thèse *Balzac et la religion*, Boivin, 1942, pp. 392 sqq.).

Nous ne pouvons ici rendre un compte minutieux de ce qui suit: le lecteur assiste à la surprise, puis à la persuasion progressive du curé, qui rapporte à sa confidente, comme des hypothèses vraisemblables, les dernières croyances de son parrain. Emervillée, elle s'écrie: «Mon Dieu! Combien vous agrandissez le monde!». Exclamation qui certes traduit l'enthousiasme de Balzac lui-même. Et c'est lui aussi qui sans doute se substitue à l'ecclésiastique lorsque celui-ci, renonçant à sa réserve, s'exprime enfin librement, pressé par ce dernier défi: «Mais entendre parler un mort, le voir marchant, agissant, est-ce bien possible?» – «En Suède, Swedenborg [...] a prouvé jusqu'à l'évidence qu'il communiquait avec les morts». D'autre part, il lui fait lire tout le troublant témoignage circonstancié d'Henri de Montmorency, au XVII^{ème} siècle. Il appelle Ursule à prier pour son parrain et assure avec autorité: «Soyez en paix, il ne reviendra plus» (*Ibid.*, pp. 278-284).

Ici intervient l'épisode le plus significatif: fort de cette révélation d'Ursule, qui, on le sent bien, a emporté sa conviction intime, il s'empresse de l'exploiter auprès du suspect, que, dans son cœur, il a déjà condamné: par un chantage insidieux, à la fois mesuré et redoutable, il parvient à l'inquiéter jusqu'à l'affolement. – Philippe Bertault apprécie sévèrement l'ensemble de cette conduite du curé Chaperon: lui qui est présenté comme «type de la perfection sacerdotale» et unissant à ses «dons éminents la science et la largeur d'esprit»⁶, comment admettre qu'il «ne répugne nullement à ratifier de son autorité religieuse l'authenticité de ces phénomènes extraordinaires», recevant de telles confidences «avec une entière approbation» et ne discutant «pas un moment» leur sérieux? (*Balzac l'homme et l'œuvre*, Boivin, 1947, p. 110). A examiner sans prévention ses paroles successives, adaptées aux interlocuteurs et aux circonstances, ce jugement paraîtra d'une rigueur bien tranchante. – Le même critique n'a pas plus d'indulgence pour le Chanoine de La Berge, qui dirige la conscience d'Henriette de Mortsau. Sa pénitente lui a livré un secret très réservé: elle peut «exercer une faculté surprenante»: des visions prémonitoires la rassurent ou l'alertent sur l'état de santé de ses enfants, Jacques et Madeleine, et aussi lui annoncent l'heureuse destinée de Félix. Or ce prêtre averti ne se montre en l'occurrence ni incrédule, ni surpris, ni hésitant: «Il explique (ces phénomènes) par une intervention divine», rapporte la jeune femme. Tout simplement! Cette légèreté saintement naïve n'édifie pas le commentateur ecclésiastique, qui le dénonce à juste titre (*Le Lys dans la vallée*, cit., pp. 174-175)⁷.

Ainsi, la diversité des ces quelques exemples le montre, le discernement des directeurs est-il souvent mis à l'épreuve. Mais les questions les plus graves et les plus fréquentes qui leur sont soumises concernent le mariage: au moment d'affronter ce grand choix de vie, ou dans les difficultés de toute nature qui s'attachent à cet état, la parole et le conseil du prêtre sont plus que jamais sollicités par des consciences anxieuses, prêtes à s'incliner devant son jugement. Le thème du rôle du directeur auprès des couples, en particulier des épouses, plus enclines à rechercher les lumières de l'Eglise, apparaît fort riche et d'un intérêt original. Ces «cas», piquants ou dramatiques, méritent une revue attentive: il semble convenable de les détacher de cet aperçu d'ensemble, afin de les réserver pour un essai particulier.

Les situations et les problèmes que nous venons de rencontrer ont mis en évidence, chez les prêtres consultés, autorité, hésitation ou lumières douteuses, mais

(6) Balzac souligne même la sûreté reconnue de son jugement: «D'excellent conseil dans les affaires difficiles ou les malheurs, plus d'une personne qui n'allait pas à l'église y chercher des consolations allait au presbytère y chercher des avis» (*Ursule*

Mirouët, cit., p. 55).

(7) Voir d'autre part: PH. BERTAULT, «Le Chanoine de La Berge, confesseur de Mme de Mortsau», *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire*, juin 1948.

chez presque tous, si le rôle restait parfois discutable, l'intention était saine. Cependant Balzac va souvent beaucoup plus loin: il s'est plu à remplir sa *Comédie humaine* de nombreuses personnalités ecclésiastiques tout à fait édifiantes. Il convient maintenant, étendant notre propos au-delà de la stricte direction de conscience, de considérer en eux-mêmes quelques uns de ces visages attachants qu'il a voulu proposer ouvertement à notre admiration.

Certains traits se retrouvent avec une constance significative: «Tous ces prêtres fervents sont comparés à Fénelon», a-t-on remarqué avec amusement. Fidèles à ce modèle, ils manifestent une «faculté sympathique», un rayonnement humain et spirituel qui féconde leur apostolat. Fréquemment situés dans la mouvance de l'*Avenir*, mais parfois vieillards traditionalistes, «non jureurs», tous, pauvres et sans ambition, se dévouent en loyaux serviteurs de l'Évangile aux humbles et aux déshérités avec une charité brûlante, attentive aussi aux besoins matériels (Cf. Ph. Bertault, *Balzac et la religion*, cit.; pp. 110 et 122). S'agit-il de soulager la détresse d'une mère en ne refusant pas la sépulture chrétienne à un fils suicidé? Il se trouve un prêtre miséricordieux et sage pour y consentir, dans la discrétion: «Oui, je prierai pour votre malheureux enfant; oui, je dirai des messes; mais évitons tout scandale [...]. Moi seul, sans clergé, nuitamment...» (*Vieille fille*, cit., pp. 175-176). – Autre situation, autre exemple de vaillance sacerdotale reconnue par la généreuse impartialité du romancier: c'est un pasteur protestataire irrédicible qui a l'audace de bénir l'union tragique de Marie de Verneuil et du Gars: ce saint prêtre, «un de ces hommes fidèles à leurs principes au fort des orages», assumait sans trembler son «périlleux ministère» clandestin, mais ne «répandait à travers la tempête que des paroles de paix» (*Chouans*, cit., ch. XXI, p. 398).

En M. Janvier du *Médecin de campagne* Balzac a voulu incarner sa conception mûrie du rôle capital d'un curé dans une petite communauté rurale. Il nous le fait voir et aimer, parler et agir devant nous. Son portrait déjà révèle l'ascendant d'un homme de Dieu. Son visage exprimait «une beauté morale dont les séductions étaient irrésistibles». Maigre et de petite taille, il n'en imposait pas moins: «sa physionomie, toujours placide, attestait la profonde paix intérieure du chrétien et la force qu'engendre la chasteté de l'âme. Ses yeux [...] trahissaient l'inépuisable foyer de charité qui consumait son cœur». On ne pouvait le regarder sans éprouver le désir vague d'entrer dans son intimité. Dès les premiers mots, même «insignifiants», prononcés par «ce prêtre inconnu», Genestas est conquis: «Le son de sa voix remua les entrailles du commandant» etc... Cet être rare «vrai Fénelon réduit aux proportions d'une Cure», entend bien donner à son ministère une portée largement humaine: pour lui, la prospérité matérielle de ses ouailles ne se sépare pas de leurs progrès moral et religieux: son dévouement s'associe à celui du maire, le bon docteur Benassis, dans cette «œuvre de régénération» dont ils se sentent ensemble responsables. Le succès couronne ces efforts concordants: «Il a su, affirme le maire, donner aux mœurs du bourg un esprit doux et fraternel qui semble faire de la population une seule famille» (*Médecin de campagne*, cit., ch. I, «Le Pays et l'homme», p. 94; et ch. III, «Le Napoléon du peuple», p. 102). Le prêtre explique lui-même à son ami combien il s'attache à le seconder harmonieusement dans la poursuite de leurs buts parallèles: je m'applique «à faire coïncider les dogmes (?) de la religion catholique avec vos vues administratives»: ainsi, dans mes «instructions pastorales relatives au vol». Pragmatique, M. Janvier n'idéalise rien ni personne: «Il ne faut s'attendre à trouver des anges nulle part ici-bas» et sa charité éclairée ne s'offusque pas des désordres qu'entraîne l'excès de «souffrance» et de «misère». Du reste, diagnostique-t-il, «de nos jours les classes élevées ont moins de foi que n'en a le peuple», alors que l'exemple devrait venir de haut. Non pas relâché, mais avisé, il affirme: «Je crois que [...] nous devrions être moins exigeants sur les questions de culte». Les villageois, sans doute, n'abusent pas

de la confession, et même l'assistance à la messe est peu régulière. Mais leur curé s'en console par cette maxime aussi fortement balzacienne que chrétienne: «Travailler, c'est prier». Quant à ses propres devoirs, il s'en fait une idée intransigeante et haute: «Que le prêtre soit pauvre [...], sans autre appui que Dieu [...], il s'institue apôtre [...]. Il ne règne que par le dénuement et il succombe par l'opulence». Enfin, ce n'est pas de l'habit sacerdotal que procède l'autorité, mais de la personnalité du pasteur: «Ce que nous gagnons aujourd'hui sur nos ouailles dépend entièrement de notre influence personnelle». Situation redoutable: «N'est-ce pas un malheur que la foi d'une Commune soit due à la considération qu'y obtient un homme?» «Malheur» peut-être: mais aussi, il en a conscience, appel à la sainteté (Op. cit., ch. III, «Le Napoléon du peuple», pp. 395 à 201)⁸. Et cet homme de foi, de réflexion et d'action, est aussi un homme de tendresse. Un signe qui ne trompe pas: lors des funérailles de Benassis, l'excellent maire et le rare ami, dans le cortège de l'église au cimetière, «monsieur Janvier disait les prières en pleurant» (*Ibid.*, ch. V, «Elégies», p. 321).

Entre un directeur fervent et bon et un très pieux pénitent, s'établissent parfois des liens de véritable amitié: l'abbé Loraux et César Birotteau en offrent l'exemple touchant. Dans la galerie des prêtres d'élite, ce vieil ecclésiastique occupe une place de choix. L'esquisse de son portrait présente une conformité presque trop parfaite avec l'idéal sacerdotal souvent célébré par le romancier. D'emblée se déclare la tonalité enthousiaste: «Jamais la puissance de l'âme ne se révéla mieux qu'en ce saint prêtre». Qu'importe chez lui une certaine disgrâce physique: la spiritualité vient tout illuminer: «Son visage rechargé, laid jusqu'à repousser la confiance, avait été rendu sublime par l'exercice des vertus catholiques [...]. Le feu de la charité purifiait les lignes incorrectes». Et sa parole «douce, lente et pénétrante» lui gagne bientôt la sympathie. Enfin, la vanité et les calculs intéressés lui sont totalement étrangers: «Aucune ambition ne s'était jamais glissée dans ce cœur pur» (*César Birotteau*, cit., pp. 201-202). Il apparaît surtout dans deux épisodes antithétiques, d'une expressive symétrie, qui mettent l'un et l'autre en lumière la qualité de cette âme d'apôtre, plus empressé à partager les épreuves que les prospérités. Par délicatesse, il a tenu à venir féliciter ses amis Birotteau au jour de leur triomphe commercial, consacré par un bal prestigieux. Mais il «regarda d'un œil inquiet toutes ces magnificences [...] et hocha sa tête blanchie». Doucement, il explique sa gêne: «Mes enfants [...], mon rôle n'est pas d'assister à des fêtes, mais de consoler des affligés», et il s'esquive «après trois quarts d'heure» sur une promesse gracieuse à l'adresse de la jeune Célestine: «Je ne veux venir ici que pour une seule fête, pour le mariage de cette belle enfant». Pendant le long calvaire que subit César après sa banqueroute, il sera très présent, patient consolateur; et lorsque, toutes dettes héroïquement payées, le «martyr de la probité commerciale» se sent enfin digne de porter de nouveau la croix dont il était si fier, c'est à lui que Ragon confie le geste symbolique: «Le confesseur attacha le ruban rouge à la boutonnière» du rayonnant César ainsi réhabilité devant Dieu et devant les hommes. Mais cette joie bouleversante est trop forte: au milieu du bal donné en son honneur, il expire, entouré des siens et soutenu par le prêtre fidèle jusqu'au bout: «César serra la main de son confesseur et pencha la tête sur le sein de sa femme agenouillée [...]. Voilà la mort du juste, dit l'abbé Loraux d'une voix grave» (*Ibid.*, pp. 203, 389 et 417)⁹.

(8) Prêtre admirable, certes, à maints égards. Mais on frémit de l'entendre proclamer ici cette définition policière trop chère à Balzac: «Le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme».

(9) Rappelons aussi le rôle irremplaçable tenu

par le confesseur au moment cruel entre tous de la signature par César du dépôt de bilan: «Dans les circonstances actuelles, son directeur, l'abbé Loraux, peut seul le sauver, avait estimé Pillerault» (*César Birotteau*, cit., pp. 341-343).

L'angélisme constant et le choix du registre pathétique attestent le zèle de l'apologiste improvisé. Ceux que rebutteraient ces pieuses intentions trop ostentatoires pourraient trouver un intérêt plus savoureux auprès de types ecclésiastiques bien différents, quoique fort estimables: ainsi, dans Albert Savarus, l'abbé de Grancy, vicaire général à la riche expérience du monde, volontiers mêlé aux affaires temporelles, ne s'en comporte pas moins en prêtre perspicace et en conseiller spirituel habile. C'est lui qui reçoit les aveux de Rosalie de Watteville: la jeune fille, égarée par une jalousie criminelle, a eu recours à d'«affreuses combinaisons» pour désespérer Albert Savarus et le faire rompre avec sa bien aimée duchesse Francesca. Il mesure aussitôt l'étendue de cette faute et n'en dissimule pas la gravité à la malheureuse. Mais il ne confond pas sa révélation profane avec une confession, et peut se conduire plus librement: «Je ne suis pas ici le grand pénitencier, vous n'êtes pas agenouillée aux pieds de Dieu, je suis un ami terrifié par l'appréhension de vos châtiments». Puis il prend ses responsabilités, assumant le rôle d'un directeur énergique, soucieux de se donner les moyens de réparer ce qui pourrait l'être encore: «Faites-moi vos aveux bien en détail, comme au directeur de votre conscience [...], et en vous rapportant à moi. Je verrai». Hélas! Le désastre psychologique est sans remède. Du moins l'abbé s'applique-t-il à donner à cette lamentable aventure une conclusion conforme à la justice et marquée de l'esprit pacifiant d'une authentique inspiration chrétienne: par sa charitable intervention, Albert, novice à la Grande-Chartreuse, apprend toute la vérité: l'innocence de sa Francesca, la perfidie de Rosalie, et il accorde un pardon héroïque à la misérable dont les mensonges ont brisé son bonheur (*Albert Savarus*, cit., chap. 41). L'abbé Loraux lui-même aurait-il pu mieux faire que ce prélat resté proche du siècle, mais dont la conscience sacerdotale n'a rien perdu de sa rectitude?

Il ne s'agit là cependant que de quelques interventions trop limitées pour donner au personnage substance et complexité. Ailleurs Balzac peut se montrer assez hardi pour tenter une étude de prêtre bien plus fouillée: ainsi lorsqu'il élève son abbé Chaperon au rang de protagoniste, au côté d'Ursule et du docteur, dans *Ursule Mirouët*. Cet ecclésiastique appelle donc un examen attentif. Son créateur le tient en haute estime, puisqu'il s'empresse de le placer dans la catégorie de ses pasteurs d'élection: «Le curé de Nemours était le Fénelon du Gâtinais!». Des vertus caractéristiques qu'il attend d'un homme de Dieu véritable, ce prêtre est abondamment pourvu: charité et bonté discrètes, vues larges, total désintéressement: «Il faisait le bien sans s'enquérir des opinions religieuses des malheureux». Aussi indifférent à ses vêtements, à sa nourriture, à son intérieur, que le sera le saint Mgr Myriel, ses dépenses personnelles sont réglées avec l'âpreté d'un Harpagon, tant l'âme l'ardeur de donner: «L'avarice et la charité se trahissent par des effets semblables». Parmi ses «précieuses facultés» sont citées «la finesse et la grâce», «la simplicité», et même une «naïveté sublime» plus remarquable encore chez cet esprit armé d'une «érudition aussi vaste que variée». Quant à son regard, il est évoqué en des termes qui rappellent la référence initiale à Fénelon: «Son regard exerçait un empire explicable par une douceur qui n'excluait pas la force» (*Ursule Mirouët*, cit., pp. 53-56).

Ainsi édifié, quel lecteur éviterait cette conjecture naturelle: un tel apôtre mettra tout son zèle à amener à la foi son vieil ami le docteur Minoret, dont il connaît la loyauté intellectuelle et les belles qualités humaines; et chacun prévoit de patients débats, d'incessants efforts de persuasion, bref un pieux harcèlement pour conquérir cette âme. Or, sa conduite est toute autre: si fervent que soit son désir de conversion, il semble presque oublier sa mission dans ses rapports quotidiens avec l'incrédule. Comment supposer une singulière et coupable timidité, ou même une abdication devant une tâche jugée impossible? Ici Balzac, pensons-nous, pénètre profondément la spiritualité qu'inspire cette attitude en apparence passive: si le prêtre s'est «abstenu pendant quatorze années de toucher aux plaies de ce cœur tout en les déplorant», ce

n'est pas seulement par prudente délicatesse: dans son humilité, il s'en remet d'abord à l'action de la grâce implorée par sa filleule et, psychologue avisé, attend aussi beaucoup de ces «causes secondes»: l'effet du rayonnant exemple de cette enfant, la douce séduction de ses appels, l'émotion de sa tendresse pleine d'espérance. En contraste avec sa propre réserve, la supplication à Dieu qu'il dicte à Ursule est explicite et pressante: «Faites-moi la faveur de dessiller les yeux de mon parrain, de le mettre dans la voie du salut et lui communiquer votre grâce, afin qu'il vive en vous ses derniers jours». Et il en est ainsi: déjà ébranlé dans sa négation du magnétisme, et progressivement préparé à admettre la réalité d'un univers immatériel, son incrédulité chancelle, puis s'effondre. Une promesse de sa filleule, «prononcée avec une candeur angélique» et «un accent de certitude» a brusqué le dénouement. Elle «confondit l'erreur et convertit Denis Minoret à la façon de saint Paul...»: «Je prierai Dieu tous les jours, afin d'obtenir de sa clémence infinie qu'il ne punisse pas éternellement les erreurs d'un jour, et qu'il mette près de lui, parmi les âmes des bienheureux, une âme aussi belle, aussi pure que la vôtre». Cédant à l'antithèse facile, le romancier y voit l'issue d'un duel, d'où l'orpheline sort victorieuse: «Ainsi tout l'avantage, dans le combat de cette enfance catholique contre cette vieillesse voltairienne, allait être à Ursule». L'abbé n'est pas même associé à ce triomphe, tandis que la première prière de cet esprit ainsi libéré reconnaît bien sa dette à l'auteur de son retournement: «Mon Dieu! [...], si quelqu'un peut obtenir ma grâce et m'amener vers toi, n'est-ce pas cette créature sans tache?» Enfin, plaisanterie significative, prenant Ursule «sur ses genoux, il la nomma gaiement sa marraine».

Ensuite seulement, quand le ciel – et la filleule – ont décidément gagné la partie, commence le rôle du curé. Le docteur, comprenant que Dieu veut maintenant «achever de l'éclairer par sa science après l'avoir foudroyé de sa grâce», se tourne vers lui avec une confiance enfantine pour l'inviter à prendre le relais: «Mon cher pasteur, je redeviens petit, je vous appartiens et vous livre mon âme». Illuminé de joie, le dit pasteur alors «récita le *Veni Creator*»; et il se montre prêt à assumer ponctuellement toutes les tâches de son ministère: décision de «catéchiser le vieillard en conférant avec lui deux fois par semaine», prières en commun, soutien pour l'aider à affermir en lui la paix du cœur succédant «aux agitations», et approfondissement du sens de la messe et de l'eucharistie (*Ibid.*, pp. 109 et 115-119). – Il apparaît bien que l'abbé Chaperon, avec toute sa science, croit fortement qu'il faut savoir laisser faire Dieu, consentir à ne pas comprendre ses desseins, et n'intervenir qu'à l'heure choisie par lui: forme discrète et sûre d'humble abandon, qui le distingue parmi les plus convaincantes créations balzaciennes de prêtres aspirant à la sainteté¹⁰.

Mais plus que tout autre, assurément, l'abbé Bonnet, du *Curé de village*, nous impose le sentiment étrange de nous trouver en présence d'un saint, d'un être tout ensemble très ordinaire et exceptionnel, habité, brûlé par la passion de Dieu et des âmes. L'examen de son apostolat complexe relève d'une étude distincte: dans la diversité des périls spirituels, il est celui qui, par sa compréhension véritablement fraternelle jointe à son autorité de prêtre, arrache chacun au désespoir et ouvre le salut: Tascheron, Farrabesch, Véronique Graslin surtout, lui doivent la rédemption, et la paix.

Qu'était le Christ pour Balzac? Sans offrir de réponse expresse à cette ambitieuse interrogation, Philippe Bertault l'a éclairée, en particulier à la lumière de *L'Envers de l'histoire contemporaine* où la signification de *L'Imitation* est si bien perçue (*op. cit.*, notamment pp. 118-128). Ces considérations semblent autoriser à rechercher

(10) De même, en une heure critique et douloureuse pour Ursule, son conseil sera: «Soumettez-

vous, ma chère fille, sans jamais sonder les voies de la Providence» (*Ibid.*, p. 257).

dans quelques pages très antérieures (1831), en elles-mêmes assez minces, du court récit *Jésus-Christ en Flandre*, une première image balzacienne de la figure du Sauveur: modèle de tout chrétien, il y apparaît surtout comme le prêtre par excellence aux yeux du jeune romancier, et à ce titre a sa place marquée en conclusion de cette revue. – Une violente tempête met en péril la barque et tous s'affolent. Or, en dépit des «sifflements de l'orage» et des «cris d'horreur des passagers», seul un mystérieux étranger «au lumineux visage» échappe à la panique et, par sa présence et son verbe, apaise, encourage, rend à chacun la force de dominer sa détresse. Un mot de lui suffit pour transformer en sentiment de sécurité l'angoisse d'une pauvre mère: «Le timbre de cet organe pénétra le cœur de la jeune femme». Maintenant, elle «croyait à l'espérance que lui avait jetée au cœur» le fascinant personnage: sans cesse, «elle tournait ses regards vers cet homme, et puisait dans son visage une foi nouvelle, la foi forte d'une femme faible...» Elle attend désormais «avec confiance», «vivant par la parole divine, par la parole d'amour» tombée de ses lèvres. Le singulier pouvoir de celui qui, doucement, s'impose en maître, s'exerce de même sur la vieille pécheresse repentante, appelant, en vain, pense-t-elle, l'absolution: «Oh! Si je pouvais entendre la voix d'un prêtre me disant: – Vos péchés vous sont remis, je le croirais!». Or, elle tressaille sous «le regard charitable» de l'étranger qui se tourne vers elle, avec cette simple promesse: «Ayez la foi [...] et vous serez sauvé». Tandis qu'un savant sceptique et un évêque libidineux, «lourds de crimes», se ferment à ces messages de vie, et sombrent, les humbles qui ont su s'y abandonner trouvent le salut (*Jésus-Christ en Flandre*, cit., pp. 237-240). Pour Balzac, ce «mystérieux étranger», qui n'est autre que le Christ lui-même, a accompli la mission sacerdotale dans son essence propre: ouvrir les cœurs à la Foi et à l'Espérance, manifester la Charité envers les souffrants et les désespérés, bref: sauver l'homme de bonne volonté.

Cette brève sélection de quelques figures apostoliques exemplaires suffirait pour répondre à ceux qui, trop légèrement, déniaient à Balzac une connaissance intime du monde ecclésiastique. Certes le parti pris apologétique de plusieurs portraits, où domine la convention idéalisante, les rend moins convaincants; mais plusieurs échappent à l'artifice et témoignent d'une sûre intuition des réalités spirituelles dont vivent les plus belles âmes sacerdotales. Trop balzaciennes encore pour être saintes? Mais sans doute la sainteté n'est-elle pas la perfection, ni l'inhumain anéantissement des particularités personnelles. La grâce n'abolit pas la nature!

JEAN MALAVIÉ

(11) De même dans *Le Lys*, l'abbé Birotteau qui, en dépit de sa médiocrité et de ses maladresses, guide avec une piété et une bonté rares la conscience tourmentée d'Henriette, appartient à cet essai

complémentaire. Enfin y figurera l'esquisse d'une sainte laïque, Mme de la Chanterie, qui rayonne sur l'ensemble de *L'Envers de l'histoire contemporaine*.